11 1617

LES REGRETS DE MONSEIGNEVR LE PRINCE.

AV ROY.

M. DC. XVII.



LES REGRETS DE MONSEIGNEVR LE PRINCE.

AV ROY.

AInsi que la fleur cueillie,
Ou par la Bize assaillie,
Pert le vermeil de son teint,
En la fleur du plus doux aage
De mon pâlissant visage
La viue couleur s'esteint.

Vne languissante nuë
Me sylle dé-ja la veuë,
Et me souuient, en souffrant,
Des riues de Garonne & Loire,
Qui les chansons de ma gloire
Alloient jadis murmurant.

Alors que parmy la France
Du grand Cygne de Florence
Ie contrecarrois les pas,
Dont les plumes j'ay tirees,
Qui des ailes mal cirees
Le vol n'imiteront pas.

Quel bois, quelle ſolitude,
Teſmoing de l'ingratitude
De l'Archer malicieux,
Ne reſonne les alarmes,
Que les amoureuſes larmes
Font aux eſprits ocieux?

Les bleds aiment la rouſee
Dont la plaine eſt arrouſee:
La vigne aime les chaleurs,
Les abeilles les fleurettes,
Et les vaines amourettes
Les complaintes & les pleurs.

Mais la douleur vehemente,
Qui maintenant me tourmente,
A repouſſé loing de moy
Telle fureur inſenſee,
Pour entrer en ma penſee
Le traict d'vn plus juſte eſmoy.

Arriere plaintes friuoles
D'vn tas de jeuneſſes folles;
Vous, ardens ſouſpirs enclos,
Laiſſez ma poitrine cuite,
Et traiſnez à voſtre ſuite
Mille tragiques ſanglots.

Si l'injure déreiglee
De la Fortune aueuglee:
Si d'vn faux bon-heur promis
Par les faueurs journalieres,
Si les fraudes familieres
Des trop courtizans amis.

Si la maiſon mal entiere
De cent procez heritiere,
Telle qu'on la peut nommer
La Gallere deſarmee,
Qui ſans guide & mal ramee
Vogue par la haute mer.

Si les paſſions cuyſantes
A l'ame & au corps nuyzantes,
Si le plus contraire effort
D'vne fiere Deſtinee,
Si vne vie obſtinee
Contre vn deſir de la mort:

Si la triste cognoissance
De nostre fresle naissance,
Et si quelque autre douleur
Gehenne la vie de l'homme,
Ie merite qu'on me nomme
L'esclaue de tout malheur.

Qu'ay-je depuis mon enfance
Sinon toute injuste offence
Senty de mes plus prochains?
Qui ma jeunesse passee
Aux tenebres ont laissee,
Dont ores mes yeux sont plains.

Et depuis que l'âge ferme
A touché le premier terme
De mes ans plus vigoureux,
Las, helas! quelle journee,
Feut onq' si mal fortunee,
Que mes jours les plus heureux?

Mes os, mes nerfs, & mes veines
Tesmoings secrets de mes peines,
Et mille soucis cuysants
Auancent de ma jeunesse
Le triste Hyuer qui me blesse
Deuant l'Esté de mes ans.

Comme l'Autonne ſaccage
Les verds cheueux du boccage
A ſon triſte aduenement,
Ainſi peu à peu ſ'efface
Le creſpe honneur de ma face
Veufue de ſon ornement.

Mon cœur ja deuenu marbre
En la ſouche d'vn vieil arbre
A tous mes ſens tranſmuez:
Et le ſoing, qui me deſrobe,
Me fait ſemblable à Niobe
Voyant ſes enfans tuez.

Quelle Medée ancienne
Par ſa voix magicienne
M'a changé ſi promptement?
Fichant d'aiguilles cruelles
Mes entrailles, & moëlles
Serues de l'enchantement?

Armez vous contre elle donques,
O vous mes Vers! & ſi onques
La fureur vous enflamma,
Faites luy ſentir l'iambe,
Dont contre l'ingrat Lycambe
La rage Archiloq' arma.

O nuict ! ô silence ! ô Lune !
Que ceste vieille importune
Ose du Ciel arracher,
Pourquoy ont la terre, & l'onde
Mais pourquoy à tout le monde
Conspiré pour me fascher?
Ny toute l'herbe cueillie
Par les champs de Thessalie,
Ny les murmures secrets,
Ny la Verge enchanteresse,
Dont la Dame vangeresse
Tourna les visages Grecs.
Ny les flambeaux, qu'on allume
Aux obseques, ny la Plume
Des mortuaires Oizeaux,
Ny les œufs, qu'on teinct & moüille
Dans le sang d'vne grenoüille,
Ny les auernales eaux:
Ny les images de cire,
My ce, qui l'enfer attire,
Ny tous les Vers enchantez
Par la vieille escheuelee
D'vne voix entremeslee
Six & trois fois rechantez:

Ny le menſtrueux breuuage
Meſlé auecques la rage,
Qui s'enfle au front des cheuaux,
Ny les furies enſemble
Enfanteroient (ce me ſemble)
Le moindre de mes trauaux.

Moindre feu ne me conſume,
Et moindre peſte ne hume
La tiede humeur de mes os,
Que l'Herculienne flamme
Ayant le don de ſa femme
Engraué deſſus le dos.

Les flots courroucez, qui baignẽt
Leurs riuages, qui ſe plaignent,
Ne ſont plus ſourds, que ie ſuis:
Ny ce peuple qui habite
Où le Nil ſe precipite
Dedans la mer par ſept huys.

Les vents, la pluye, & l'orage
N'exercent plus grand outrage
Sur les monts & ſur les flots,
Que l'eternelle tempeſte,
Qui broüille dedans ma teſte
Mille tourbillons enclos.

Comme la folle Prestresse,
A qui le Cynthien presse
Le cœur superbe & dépit,
Herissant sa cheuelure
Contre-tourne son allure
Par vn mouuement subit:
Ainsi aueq' noire mine
Tout furieux ie chemine
Par des lieux peu esloignez,
Remaschant d'vn soucy graue
Mille fureurs que j'engraue
Sur mes sourcils renfrongnez.
Tel est le Thebain Panthee,
Quand son ame espouuantee
Veoit le Soleil redoublé:
Tel, le vangeur de son pere,
Quand les serpens de sa mere
Luy ont son esprit troublé.
D'vne entre-suiuante fuite
Il adjourne, & puis annuite:
L'an d'vn mutuel retour
Ses quatre saisons rameine:
Et apres la Lune pleine
Le Croissant luit à son tour.

Tout ce que le Ciel entourne,
Fuit, refuit, tourne & retourne,
Comme les flots blanchiſſans,
Que la mer venteuſe pouſſe,
Alors qu'elle ſe courrouce
Contre les bords gemiſſans.
Chacune choſe decline
Au lieu de ſon origine:
Et l'an, qui eſt couſtumier
De faire mourir, & naiſtre,
Ce qui fut rien, auant qu'eſtre,
Reduit à ſon rien premier.
Mais la triſteſſe profonde,
Qui d'vn pied ferme ſe fonde
Au plus ſecret de mon cœur,
Seule immuable demeure,
Et contre moy d'heure en heure
Acquiert nouuelle vigueur.
Ainſi la flamme allumee,
Que les vents ont animee,
Forcenant cruellement,
En mille pointes ſ'eſlance,
Dédaignant la violence
De ſon contraire element.

Quand l'obſcurité deſſerre
Ses aiſles deſſus la terre,
Et quand le preſent des Dieux
Pour emmieller la peine,
De toute la gente humaine
Charme doucement les yeux,

Lors d'vne horreur taciturne
Deſſous le voile nocturne
Tout ſe fait paiſible & coy:
Toute maniere de beſte
Au ſommeil courbe la teſte
Dedans ſon priué recoy.

Mais le mal qui me réueille,
Ne permet que ie ſommeille
Vn ſeul moment de la nuict,
Sinon que l'ennuy m'aſſomme
D'vn eſpouuantable ſomme,
Qui plus que le veiller nuit.

Puis quand l'aube ſe découche
De ſa jauniſſante couche
Pour nous éclairer le iour,
Auec moy ſ'éueille à l'heure
Le ſoing rongeard qui demeure
En mon familier ſejour.

Où tout celà, que l'on nomme
Les bien-heuretez de l'homme,
Ne me ſçauroit eſiouïr,
Priué de l'aiſe, qu'aporte
A la vie demy-morte
Le doux plaiſir de l'ouïr.

Iadis la tourbe ſacree,
Qui ſur Sëine ſe recree,
Me daignoit bien quelquefois
Guider autour des riuages,
Et par les antres ſauuages
Imitateurs de ma voix:

Mais or' toute eſpouuantee
Elle fuit d'eſtre hantee
De moy, dépit & felon,
Indigne que ma poitrine
Reçoiue ſous la courtine
Les ſaincts preſents d'Apollon.

Meſmes la voix pitoyable,
Dont la plainte larmoyable
Rechante les derniers ſons,
Dure & ſourde à ma ſemonce
Dédaigne toute reſponce
A mes piteuſes chanſons.

Quelque part que ie me tourne,
Le long ſilence y ſejourne
Comme en ces temples deuots,
Et comme ſi toutes choſes
Peſle meſle eſtoient r'encloſes
Dedans leur premier Caos.

Mettez moy (SIRE) où la tourbe
Du peuple eſtonné ſe courbe
Deuant le Sceptre des Roys,
Et en tous les lieux encore,
Où plus la France decore
Et ſes armes & ſes loix:

Mettez-moy où l'on accorde
La contr'-accordante chorde
Par les diſcordans accords,
Et où la beauté des Dames
Souffle les ſecrettes flammes
Qui bruſlent dedans le corps.

Mettez moy [ſi bon vous ſemble]
Où la Delienne aſſemble
Sa bande appriſe au labeur,
A cry, à cor, & à ſuite
Preſſant la legere fuite
Des cerfs aiſlez par la peur.

Mettez moy où Cytheree
En la ſaiſon alteree
Sa jeune trouppe conduict,
Et ſans craindre la froidure
Deſſus l'humide verdure
Bale au ſerain de la nuict.

Mettez moy, SIRE, où floriſſent
Les arbres, qui ſe nourriſſent
Au beau ſejour d'Alcynois,
Et là, où le riche Autonne
D'vne main prodigue donne
L'honneur du front d'Acheloys.

Mettez moy, où plus abonde
Tout ce qui plus en ce monde
Contente l'humain deſir,
Si ne pourray-je en tel aiſe
Trouuer plaiſir qui me plaiſe,
Que l'obſtiné déplaiſir.

Helas! pourquoy tãt ſ'augmẽtent
Les malheurs, qui me tourmentent
Deſeſperé d'auoir mieux?
Ou pourquoy à les accroiſtre,
Par trop les vouloir connoiſtre
Suis-je tant ingenieux?

Heureux qui a par augures
Preueu les choſes obſcures!
Et trop plus heureux encor'
En qui des Dieux la largeſſe.
A reſpandu la ſageſſe,
Des Cieux le plus beau treſor.

Combien [ſi nous eſtions ſages]
Se demonſtrent de preſages,
Auant-coureurs ne nos maux!
Soit par injure celeſte,
Par quelque perte moleſte,
Ou par mort des animaux.

Mais la penſee des hommes,
Pendant que viuans nous ſommes,
Ignore le ſort inhumain,
La Diuine preſcience
Par certaine experience
Le tient clos dedans ſa main.

Seroit-point determinee
Quelque vielle deſtinee
Contre les eſprits ſacrez?
Mille, qui deſſus Parnaze
Beurent de l'eau de Pegaze,
Ont fait ſemblables regrets.

De la lyre Thracienne,
Et de l'Amphionnienne
Les malheurs ie ne diray.
De l'aueuglé Sthesicore,
Et du grand aueugle encore
Les labeurs ie n'escriray.
Ie tais la mort d'Euripide,
Et la tortuë homicide,
Ie laisse encore la faim
De ce miserable Plaute,
Et les peines de la faute
De l'amoureux écriuain.
Seulement me plaist écrire
Ce qui est de mon martyre
Et l'enclos de ma prison,
Prison du tout execrable,
Et lieu tres desagreable,
(Pour des gens de ma façon).
Mauditte donq' la lumiere,
Qui m'esclaira la premiere,
Puis que le Ciel rigoureux
Assujettit ma naissance
A l'indomptable puissance
D'vn astre si malheureux.

FIN.